

près de Mons pour se refaire des pertes qu'elles avaient essuyées, et le prince de Condé se retira dans son camp de Trazegnies. Notre armée, ayant été pourvue de tout le nécessaire, marcha vers Jemmapes, où elle resta douze jours, pendant lesquels les trois généraux tinrent divers conseils de guerre. Il y fut résolu que l'on entreprendrait un siège, et le comte de Monterey partit pour Bruxelles afin de prendre ses dispositions en conséquence. De Jemmapes l'armée alla à Quiévrain; elle demeura en cet endroit quinze jours, tant pour y attendre un convoi de munitions et de vivres que le prince de Vaudemont devait y amener de Bruxelles, et 3,000 hommes d'infanterie hollandaise qui étaient dans les garnisons, que pour attendre la guérison du comte de Souches, qui était allé à Valenciennes à cet effet. La place qu'il avait été résolu d'assiéger était Ath; les dispositions qui se firent pour ce siège furent si peu secrètes, que l'ennemi put faire entrer dans la ville 3,500 hommes d'infanterie et 800 chevaux, et en même temps le prince de Condé quitta son camp pour se poster de l'autre côté de la Sambre, entre Thuin et Maubeuge, d'où il pouvait observer nos mouvements. Le prince Charles de Lorraine avait été envoyé, le 7 septembre, avec 6,000 chevaux des trois armées, pour occuper les avenues d'Ath; lorsqu'on connut les renforts que cette place avait reçus, on lui manda de se retirer, et il fut résolu d'assiéger Audenarde. Le 9 septembre D. Francisco Antonio de Agurto marcha vers Bruxelles avec 1,000 chevaux, pour se rendre à Gand et occuper les avenues d'Audenarde, de l'autre côté de la rivière. Le 11 notre armée quitta ses quartiers; elle arriva en trois jours de marche à la Hamaide, d'où partirent, au milieu de la nuit, le prince d'Orange et le comte de Souches, avec 6,000 chevaux, pour aller occuper les avenues d'Audenarde de ce côté de l'Escaut : ce qu'ils firent le samedi 15, à la pointe du jour, en même temps que D. Francisco Antonio de Agurto le faisait de l'autre part. Ces premières dispositions s'exécutèrent avec succès. Le soir toute l'armée arriva devant la place, et, la nuit, on construisit un pont de communication entre les deux rives, près de l'abbaye d'Eenaeme; le matin on en fit un autre : à leur garde furent préposés le régiment espagnol de D. Pedro de Aldado et le régiment wallon du duc d'Havré, qui arrivaient de Gand. Tout le dimanche s'employa à resserrer la place. Les troupes du Roi étaient postées vers Peteghem et Courtrai; celles de Hollande suivaient jusqu'au pont de communication; et, de l'autre côté

de la rivière, vers Ath, les Allemands occupaient une montagne qui commandait la ville : ils y établirent une batterie qui, à cause de la distance, incommodait peu les assiégés. Cette nuit il fut résolu de s'emparer d'une église située à 400 pas de la place et qui gênait les Hollandais, parce que c'était par là qu'ils devaient ouvrir leur attaque. Quoique ce fût à leurs troupes d'exécuter cette entreprise, on en chargea celles du Roi, qui s'en acquittèrent glorieusement, ayant fait prisonniers tous ceux qui étaient retranchés dans ladite église. Le lundi 17 arriva le marquis d'Ossera, général de l'artillerie, avec un convoi considérable et les régiments d'infanterie espagnole du marquis de Belveder, de D. Diego de Espinosa et du duc de Montalto. La tranchée fut ouverte cette nuit par le régiment de D. Pedro de Aldado, que conduisait le duc de Montalto, à cause de l'indisposition de son colonel, accompagné du duc d'Havré avec 400 hommes de son régiment et de M. de Louvigny. Le troisième jour nous nous étions avancés jusqu'à un trait de pistolet de la première enceinte, lorsque l'on découvrit l'ennemi sur le chemin de Peteghem avec 22 escadrons de cavalerie. L'armée alors leva le siège et se retira vers Gand. (L'auteur donne ici beaucoup de détails insignifiants et que par cette raison j'ai cru devoir négliger.)

H 119.

138. — Memoria de los accidentes mas notables sucedidos en la guerra pasada, durante el gobierno del duque de Villa Hermosa (Mémoire des incidents les plus notables de la guerre passée, durant le gouvernement du duc de Villa Hermosa).

In-fol., pap., rel. en parchemin, 66 feuillets, écriture du temps.

Nous avons ici une importante Relation des événements militaires arrivés aux Pays-Bas dans les années 1675, 1676, 1677 et 1678. L'auteur n'en est pas connu; mais on ne peut guère douter qu'elle n'ait été écrite sous

les yeux, peut-être même sous la dictée du duc de Villa Hermosa, par un de ses secrétaires.

Nous allons donner une traduction abrégée de ce document :

ANNÉE 1675.

Fol. 1. Au commencement de 1675 le duc, voyant les Pays-Bas menacés par les Français, fit des instances réitérées au prince d'Orange pour qu'il joignit ses forces à celles du Roi. Ce prince marcha en effet, avec son armée de 28,000 hommes de pied et 8,000 chevaux, des environs de Rosendael à Louvain, où il fut joint par la cavalerie royale. Le même jour que cette jonction s'opéra, le duc et le prince d'Orange reçurent avis que le roi très-chrétien, le prince de Condé et la plupart des généraux avaient formé le projet d'attaquer la ville de Limbourg. Une junte de généraux fut assemblée pour délibérer sur la question de savoir si l'on marcherait au secours de cette place, ou si, pour opérer une diversion, on irait attaquer Charleroi. La première opinion fut adoptée, avec la résolution de se diriger en droiture, par Diest, sur Ruremonde. L'un des motifs qui déterminèrent les généraux fut de garantir les troupes des princes de Zell et d'Osnabruck qui venaient de passer le Rhin pour l'entreprise de Trèves, laquelle avait été préférée par les alliés à toute autre opération dans les Pays-Bas.

L'armée arriva en trois jours à Ruremonde, quoiqu'elle dût continuellement marcher en ordre de bataille et avec de grandes précautions, le roi très-chrétien s'étant, avec la majeure partie de ses forces, posté sur la Meuse et ayant fait établir, sur différents points de ce fleuve, des ponts au moyen desquels il lui était facile d'attaquer les alliés, tandis que le prince de Condé faisait le siège de Limbourg. Le deuxième jour après avoir passé la Meuse, l'armée alliée prit position au bourg de Buchten, juridiction de Juliers, à douze lieues de Limbourg. Après que le duc et le prince d'Orange se furent convaincus que les princes de Zell et d'Osnabruck ne voulaient pas joindre leurs troupes aux leurs, mais que leur intention était de les employer uniquement au siège de Trèves, ils marchèrent vers Gangelt, dans le dessein de pénétrer jusqu'au camp des Français; mais ils apprirent ensuite que Limbourg s'était rendu, et ils résolurent alors de revenir en Brabant.

Bientôt ils eurent avis que toutes les forces françaises passaient la Meuse près de Maestricht et se dirigeaient à marche forcée vers Tirlemont. Ce mouvement répandit la consternation à Louvain, Bruxelles, Malines et Anvers; il fallait user de grande diligence pour en prévenir les suites. Le lieutenant général don Francisco de Agurto reçut ordre d'aller couvrir Louvain avec un gros corps de cavalerie et de dragons; le reste de l'armée prit la même direction par le chemin de Montaigu : ces mouvements furent exécutés avec une célérité telle que, en deux jours, l'armée franchit la distance de Ruremonde à Louvain, malgré l'incommodité des eaux. Les alliés, pendant cette marche, côtoyèrent continuellement l'armée française : ils la harcelèrent et firent subir des pertes à son arrière-garde en diverses rencontres. Les desseins de l'ennemi étant ainsi déjoués, il conduisit sa cavalerie du côté du Piéton pour la faire rafraîchir. Le roi très-chrétien retourna en France, laissant son armée sous les ordres du prince de Condé, qui en détacha différents corps de cavalerie et d'infanterie pour renforcer l'armée du maréchal de Créqui, occupé sur la Moselle à tenir tête aux princes allemands. Le duc et le prince d'Orange envoyèrent, de leur côté, des renforts à ces derniers.

A quelque temps de là le prince de Condé décampa du Piéton et se porta à marche forcée sur Brugelette, près d'Ath : les généraux alliés allèrent prendre position vers Hal, afin d'observer ses mouvements. Ils surent bientôt que le prince avait laissé le commandement de ses troupes au maréchal de Luxembourg et était parti pour l'Allemagne, afin de remplacer le maréchal de Turenne, qui avait été tué dans une rencontre avec les Impériaux.

Le maréchal de Créqui venait d'être mis dans une déroute totale sur la Sarre le 11 août; l'entreprise contre Trèves avait été suivie du succès que l'on sait ¹. Les généraux du Roi voulurent tenter aux Pays-Bas quelque chose qui contre-balançât la perte de Limbourg : mais ce dessein n'obtint pas l'assentiment du prince d'Orange, qui, pour ses fins particulières et sans égard aux intérêts de la cause commune, comme on s'en aperçut plus tard, méditait l'attaque de la citadelle de Liège. Le temps se passa à discuter différentes propositions : ce qui donna lieu au prince d'Orange de

¹ Les alliés avaient forcé cette ville à capituler le 3 septembre.

faire marcher ses troupes à Binche, Nivelles et Orp-le-Grand, où enfin il déclara son intention d'attaquer la citadelle de Liège, se chargeant de cette entreprise avec la moitié de son armée, tandis que le reste, réuni aux troupes du Roi, s'opposerait au duc de Luxembourg, s'il tentait de contrarier le siège. Mais les généraux du Roi ne voulurent pas y consentir : de sorte que l'on fit prendre les quartiers d'hiver à l'armée royale vers Léau, et le prince d'Orange fit occuper Hasselt, afin de couvrir le corps de troupes qu'il voulait laisser au pays de Liège.

ANNÉE 1676.

Fol. 9. La campagne de cette année s'ouvrit de très-bonne heure, au commencement d'avril. Les Français, ayant rassemblé leurs forces, résolurent d'en employer une partie à l'invasion du pays de Waes, pour obliger ce pays à leur payer des contributions : ce qu'ils n'avaient pu obtenir jusque-là. Le maréchal d'Humières marcha à cet effet avec 14,000 hommes. Il n'eût pas été difficile de s'opposer à ses desseins, si le prince d'Orange avait voulu mettre à la disposition des généraux du Roi les troupes qui lui furent demandées; mais aucune raison ne put l'y déterminer : il alléguait, pour prétexte, que sa recrue n'était pas achevée, et que ses troupes seraient perdues pour toute la campagne, s'il les employait avant qu'elles fussent complétées. Il en résulta que le maréchal d'Humières put attaquer sur différents points les passages de l'Escaut. Il y en eut plusieurs qui lui furent disputés vigoureusement, malgré le peu d'infanterie que les Espagnols possédaient : mais on ne put l'empêcher de s'emparer du pont de Lokeren, que défendait le duc de Montalto avec 800 chevaux et quelque infanterie de Termonde. Les Français se virent par là maîtres du pays, et ils y exécutèrent les incendies que l'on sait. Après qu'ils eurent forcé les habitants à leur payer les contributions arriérées et qu'ils les eurent établies pour l'avenir, ils se retirèrent.

Pleins d'orgueil pour ce premier succès et pour l'arrivée de leur roi, qui bientôt après vint prendre le commandement de son armée, les Français mirent le siège devant Condé. Aux premières nouvelles qu'il en eut, le duc de Villa Hermosa fit tous les efforts possibles pour que le prince d'Orange sortît de ses quartiers; il était douteux que la place pût résister

aux ennemis, quoique, à la faveur des inondations, le marquis de Risbourg y eût envoyé de Valenciennes un secours de 300 dragons. La cavalerie du Roi ayant joint l'armée hollandaise le 25 avril, elles se portèrent sur Cambron, où elles arrivèrent en deux jours. Là on eut avis que, le jour précédent, l'armée française, ayant donné un assaut général à la place, s'en était rendue maîtresse. Les alliés, à cette nouvelle, résolurent de prendre le chemin de Mons, afin de couvrir cette ville et les autres places du Hainaut et du Cambrésis, que la perte de Condé mettait en péril. Les craintes qu'on avait conçues ne tardèrent pas à se réaliser. Les Français, après avoir laissé garnison à Condé, marchèrent en grande diligence à Quiévrain, se postant ainsi entre l'armée alliée et les villes de Valenciennes, Bouchain et Cambrai. En même temps ils firent investir Bouchain, que le duc d'Orléans attaqua avec un autre corps de troupes.

Cette entreprise mit les alliés en une grande peine. La perte de Bouchain aurait été d'une conséquence majeure; l'on ne pouvait d'ailleurs abandonner cette place, sans préjudice pour la réputation de l'armée et sans réduire le pays au dernier désespoir. D'un autre côté, il était impossible d'opérer une diversion par quelque autre siège, et l'on ne pouvait songer non plus à forcer le poste de Quiévrain. Dans cette extrémité, bien des avis furent mis en avant, bien des expédients furent proposés. Enfin l'on résolut qu'on tâcherait de pénétrer par les bois épais de Baudour, laissant Saint-Ghislain à la gauche, pour passer près du Vieux-Condé et se placer ainsi entre les assiégeants et la ville de Valenciennes.

Comme le succès de ce mouvement dépendait de la rapidité avec laquelle il serait exécuté, l'ordre de départ fut donné la nuit même. En même temps on envoya un gros corps de cavalerie qui traversa la ville de Mons, pour faire croire à l'ennemi que les alliés voulaient l'attaquer à Quiévrain. L'événement montra combien ces mesures étaient prudentes; et certainement nous aurions obtenu un grand résultat si, par fatalité, ou peut-être par suite de quelque mauvaise intention de nos alliés¹, nous n'en eussions été empêchés: car, après avoir marché toute la nuit, nous nous trouvâmes

¹ « O sinistra intencion de nuestros aliados. »

On remarquera que, dans toute sa relation, l'auteur se montre mal disposé pour les Hollandais et pour le prince d'Orange.

au delà de Saint-Ghislain, ayant franchi les bois, ce qui était la plus grande difficulté; nous étions ainsi en état de jeter, la nuit même, des ponts sur l'Escaut et de prendre l'ennemi par derrière¹; puisque, jusqu'à dix heures de ce jour, le roi très-chrétien n'avait eu aucun avis du changement de notre camp. Enfin, lorsque nous étions à la veille de profiter de ces circonstances et déjà à une lieue de l'Escaut, le comte de Waldeck ordonna de faire halte, et, sans admettre aucune des raisons qui lui furent alléguées pour montrer la facilité de l'entreprise, il nous obligea de camper près du Vieux-Condé, le prince d'Orange motivant cette résolution inouïe par le prétexte que son avant-garde avait trouvé occupé le passage de la rivière. Le reste du jour se passa ainsi dans l'inaction, et la moitié du jour suivant en disputes, jusqu'au moment où le duc, étant allé en personne reconnaître le poste avec le prince d'Orange, vit qu'il n'y avait rien de vrai dans ce qui s'était dit, que le maréchal d'Humières occupait le passage du fleuve (sans doute pour laisser le temps aux Français de couvrir le corps qui faisait le siège de Bouchain, et avoir par là un motif plausible de se refuser à l'entreprise projetée). Le prince d'Orange ne put alors résister aux instances du duc, et, sur les deux heures, il ordonna que des ponts fussent jetés sur l'Escaut. L'armée passa le fleuve avec tant de diligence que, à la chute du jour, elle se trouva tout entière sur l'autre rive. Débouchant alors par l'ennuyeux défilé de Marolles, entre des bois et des marécages, elle se trouva, le jour suivant, à cinq heures du matin, en vue de l'armée ennemie, qui avait eu le temps de se ranger en bataille en face de la ville de Valenciennes. Les Français étendirent leur ligne, occupant avec leur aile droite l'éminence de la ferme d'Hurtebise, et avec la gauche les bois de Saint-Amand, à une distance d'une lieue et demie. Les alliés se rangèrent également en bataille sur le mont d'Anzin, laissant la ville par derrière.

Quoique l'on eût perdu l'avantage que l'on pouvait se promettre de l'attaque séparée des assiégeants, le duc, voyant l'ardeur des soldats et le désir qu'ils avaient d'en venir aux mains avec les Français, avant que ceux-ci se fussent reposés des fatigues de la marche précipitée qu'ils avaient faite, proposa qu'on leur livrât bataille. Le prince d'Orange fit des objections, disant que ses troupes étaient fatiguées aussi, et donnant des espé-

¹ « Y coger al enemigo por las espaldas.... »

rances pour le lendemain. Trois jours se passèrent pendant lesquels on se borna à quelques escarmouches. Dans cet intervalle, les Français ayant redoublé d'efforts contre la place de Bouchain, la garnison, réduite à 500 hommes, fut contrainte de capituler. Et ainsi avorta une expédition qui était si facile, et qui pouvait honorer les armes des alliés, tandis qu'elle les décrédita entièrement.

Non content de nous avoir causé cette mortification, et craignant de se trouver de nouveau embarrassé, si les Français attaquaient Cambrai, le prince proposa que l'armée se retirât à Mons. Le duc fit des objections : cette retraite pouvait achever de ruiner la cause commune, les Français étant à une portée de fusil des alliés ; il demanda qu'on attendit au moins qu'ils eussent décampé. Lorsqu'ils eurent quitté leur position pour se diriger du côté de Tournai, les alliés prirent le chemin de Mons. On eut alors des avis que les Français avaient le dessein d'occuper Alost, pour couper les communications entre la Flandre et le Brabant. Les alliés marchèrent en diligence vers ce point ; ils y arrivèrent en même temps que l'avant-garde de l'ennemi, qui, après quelques escarmouches, se retira à Ninove. Les deux armées restèrent dans cette position pendant plusieurs jours. Le roi de France, satisfait de ses conquêtes en Hainaut, et voulant renforcer son armée d'Allemagne, pour l'opposer aux Impériaux sur le Rhin, détacha à cet effet des troupes de son armée des Pays-Bas. Lui-même il retourna en France, laissant celle-ci sous les ordres du maréchal de Schomberg, avec ordre de rester sur la défensive, suivant la maxime que les Français pratiquaient dans toutes les campagnes.

Le prince d'Orange commença alors à dévoiler le dessein, qu'il avait tenu caché jusque-là, d'assiéger Maestricht, dessein qui nous avait été si funeste déjà. Dans cette vue il fit marcher l'armée vers les environs de Nivelles : là il déclara son intention, mettant en avant les avantages qui devaient en résulter pour la cause commune. Il représenta l'entreprise de Maestricht comme la diversion la plus sensible pour les Français qui se pût faire, tandis que, sur le Rhin, les Impériaux occupaient leurs armes au siège de Philipsbourg. Mais, comme déjà la conduite du prince mettait en évidence les artifices avec lesquels il aspirait à la souveraineté¹, nous fîmes tout

¹ « Los artificios con que aspiraba á la soberanía.... »

notre possible pour le détourner d'un siège qui devait, selon nous, être fatal à tous les Pays-Bas. Nous lui en représentâmes la difficulté, la place ayant une garnison de 8,000 fantassins et 2,000 chevaux, tous régiments d'élite; nous lui remontrâmes que le siège serait long, et que, pendant ce temps, les Français pourraient nous faire quelque blessure mortelle dans le cœur du pays. Nous le priâmes de tenter une entreprise plus facile et plus utile en même temps; mais aucune raison ne put le convaincre. Il répondit que la possession de Maestricht par la France était la ruine des Provinces-Unies, à cause des sommes immenses que celles-ci étaient forcées de lui payer, et que les états généraux ne pourraient continuer la guerre si, d'une manière ou de l'autre, ils ne parvenaient à se délivrer d'un joug si pesant. Il alléguâ aussi ses instructions. Il dit encore qu'il ferait le siège avec des troupes qu'il tenait réservées pour cela en Hollande et celles du prince d'Osnabruck qui descendaient la Moselle; qu'il nous laisserait le comte de Waldeck avec presque toute son armée, et enfin que nous nous opposions d'autant plus à tort à son projet, que le succès serait au bénéfice du Roi, à qui Maestricht serait restitué. Les discours du prince ne nous convainquirent pas de sa sincérité; mais nous étions les plus faibles: il fallut céder à son vouloir despotique.

Le prince d'Orange se dirigea donc du côté de Maestricht, emmenant avec lui les corps d'infanterie et de cavalerie qui composaient sa garde, et laissant le reste de son armée à la disposition du duc de Villa Hermosa, sous le commandement du mestre de camp général comte de Waldeck. Mais à peine nous eut-il quittés, que nous apprîmes que, à Lille, à Douai et en d'autres places, les Français faisaient de grands préparatifs d'attaque. Le duc convint avec le comte de Waldeck qu'il marcherait en Flandre avec 12,000 hommes, partie des troupes du Roi, partie des troupes de Hollande, et que le comte resterait au centre du Brabant, de la Flandre et du Hainaut, pour se porter au besoin sur les points qui seraient menacés par les Français, et être aussi en position de couvrir le siège de Maestricht.

On n'eut plus de doute que les Français ne méditassent quelque opération importante, pour faire diversion au siège de Maestricht, lorsqu'on sut l'arrivée du marquis de Louvois à l'armée. Et en effet le maréchal d'Humières, avec les garnisons de toutes les places des environs de Lille, se porta sur Aire, qu'il investit. Le duc de Villa Hermosa, aussitôt qu'il reçut

cette nouvelle, se mit en marche pour aller secourir les assiégés, croyant qu'il serait suivi du comte de Waldeck : mais, arrivé à Deynze, il put se convaincre de la mauvaise volonté de ce général, par les excuses qu'il fit, sous prétexte qu'il n'avait pas d'ordre. Beaucoup de temps se passa en correspondances entre le duc et lui. Dans cet intervalle les Français poussèrent vivement leurs attaques; ils jetèrent dans la ville une multitude de bombes. La garnison n'était composée que de 1,200 hommes. Les bourgeois forcèrent le gouverneur à capituler, alléguant que, puisque l'armée du Roi n'avait pas secouru Bouchain, tandis qu'elle était arrivée jusqu'au pied des murs de la ville, on ne pouvait espérer d'être secouru par elle, alors qu'elle était si éloignée. Le gouverneur du fort de Linck, qui avait été gagné de longue main, remit aussi ce fort aux Français, sans avoir même fait mine de se défendre.

Cependant le prince d'Orange poussait avec vigueur le siège de Maestricht; il avait emporté le premier chemin couvert et une des redoutes extérieures; il y avait lieu d'espérer que, si le siège se continuait avec résolution, la place serait réduite à se rendre. Mais des circonstances survinrent, qui donnèrent une nouvelle face aux événements. Les ministres du Roi à Madrid, se défiant du prince, résolurent de faire faire des démarches auprès des états généraux afin que, si la place était prise, elle fût remise au Roi, conformément au traité de 1673¹, et qu'en même temps on fit ressouvenir le prince de ce qu'il avait déclaré lui-même, lorsqu'il proposa le siège de la place. Cette résolution, justifiée par ce qui s'était passé précédemment, était peut-être impolitique, puisqu'elle pouvait engager le prince à se désister de son entreprise; cependant le duc de Villa Hermosa ne crut pas pouvoir se dispenser d'exécuter les ordres du Roi. Don Manuel de Lira, ambassadeur en Hollande, remit à cet effet une note au grand pensionnaire Fagel, et le prince de Vaudemont, qui assistait au siège de Maestricht, rappela au prince d'Orange la promesse qu'il avait donnée. Les états généraux, entrant dans les vues du Roi, écrivirent au prince que, lorsque la ville serait prise, il devrait la remettre aux généraux de Sa Majesté. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il changeât de conduite. Il commença par ralentir ses attaques; il dit ensuite que les forces qu'il avait ne suffisaient

¹ Le traité conclu à la Haye, le 30 août 1673, entre le Roi et les états généraux, article 18.